

# Lettres de Françoise Poivre à Bernardin de Saint-Pierre

---

## Le manuscrit

Les manuscrits des lettres que Madame Poivre (Françoise Robin) adressa à Bernardin de Saint-Pierre pendant son séjour à l'Isle de France, sont conservés à la bibliothèque municipale du Havre. (Ms 152)

L'ensemble se compose de vingt-sept lettres qui se présentent sous la forme de petits billets, souvent très courts, éventuellement recto-verso. Ils ne sont pas datés ni ne mentionnent le lieu d'origine. Certains sont avec une enveloppe à l'adresse de Bernardin ; nous mentionnons cette adresse. Il nous a semblé que les billets sous enveloppe avaient été envoyés de Monplaisir, la maison de campagne de l'intendant, et les autres du Port-Louis où ils avaient dû être acheminés directement par un employé à leur destinataire qui résidait en ville.

La transcription des 27 lettres m'a été aimablement communiquée par Monsieur Philip Robinson<sup>1</sup> avec qui, par la suite, j'ai eu le plaisir d'échanger quelques tuyaux et interprétations sur la signification et le contexte de ces lettres, il y a donc un peu lui dans mes commentaires. Qu'il en soit remercié.

L'ordre dans lequel les lettres sont présentées tente d'éviter les incohérences chronologiques, mais il demeure parfaitement arbitraire. L'orthographe et la ponctuation ont été modernisées.

Aucune des lettres que Bernardin adressa à Françoise en échange de ces billets ne nous est parvenue.<sup>2</sup>

\*

## Monplaisir, contexte.

Monplaisir est la maison de campagne où Pierre Poivre a créé un vaste jardin pour y acclimater toutes sortes de végétaux exotiques, mais il est plus directement destiné à accueillir la muscade et le girofle que Poivre finira par ravir aux Hollandais. C'est le lieu où Poivre aime venir se reposer et surveiller ses plantations, mais il est souvent obligé de rester des semaines entières au Port-Louis par les nécessités de son administration. Madame Poivre demeure souvent à Monplaisir, moyen d'échapper aux obligations de son statut d'épouse d'intendant, et de profiter d'un climat plus supportable pour elle mais surtout pour ses nouveau-nés.

Monplaisir, n'est pas une résidence luxueuse, la maison de plain-pied comporte deux chambres et plusieurs cabinets qui encadrent une grande pièce, elle-même prolongée par une varangue, c'est-à-dire une véranda ouverte. L'espace de réception est vaste, propice aux parties de campagne, mais les amis ne peuvent y loger. Cependant attenante à la propriété se trouve l'église du quartier des Pamplemousses, paroisse administrée par l'abbé Fontaine, ami de Poivre, qui dispose de chambres au presbytère où il reçoit volontiers des pensionnaires.

\*

On trouve sur le site pierre-poivre.fr une petite étude : *Bernardin de Saint-Pierre à l'Isle de France*

\*

---

<sup>1</sup> Philip Robinson a travaillé sur ce manuscrit dans le cadre du projet d'édition électronique de la Correspondance complète de Bernardin de Saint-Pierre soit près de 2.500 lettres, projet sur *Electronic Enlightenment* en collaboration avec la *Voltaire Foundation* à Oxford.

<sup>2</sup> Dans leur ouvrage *Frères et Sœurs*, les frères Poivre d'Arvor se sont amusés à publier la correspondance entre B. de Saint-Pierre et Mme Poivre, en reproduisant des extraits altérés des lettres de Mme Poivre, et en inventant celles de son correspondant. Evidemment ceci n'est qu'un jeu de nos deux maniaques de la falsification.

## TRANSCRIPTION

=====  
(Le Havre 152-5 . BSP.127)

Je suis fâché que vous croyiez que j'ai peu d'envie de voir vos mémoires. Je vous assure que c'est un genre d'ouvrage que j'aime beaucoup, néanmoins je veux attendre d'être au port pour les lire. Je ne sais point quel jour j'y irai.

Je vous remercie de tous les beaux compliments que vous me faites, et pour vous en témoigner ma reconnaissance, je finis ma lettre pour que vous n'ayez pas le temps de bailler en la lisant.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-12. BSP.126)

J'ay lu Grandisson<sup>3</sup> et ce n'est pas mon héros, il est trop parfait. Je vous envoie un livre que vous trouverez je crois fort bon. Je vous envoie aussi votre mémoire sur la désertion<sup>4</sup>, je ne saurais donner mon sentiment sur une chose qui m'intéresse aussi peu.

Ne soupçonnez pas ainsi le Général<sup>5</sup>. Pourquoi voudrait-il vous nuire ? Les hommes ne font rien sans sujet. S'il n'a pas de confiance en vos talents c'est un malheur mais qui tournera peut-être à votre satisfaction.

Vous me ferez honneur de souper chez moi.

=====  
(Le Havre 152-40. BSP.143)

Je vous remercie du petit mémoire que vous m'avez envoyé, je le crois très bon. Il me semble que vous vous trompez en disant qu'il n'y a point d'esclaves dans les colonies anglaises.<sup>6</sup>

Le projet de mettre en valeur les terres incultes de la France est très bon, mais le Gouvernement n'a que faire d'y établir des colonies. Si l'agriculture était chérie, honorée et protégée, toutes ces terres se défricheraient peu à peu. Il faudrait pour expliquer mes idées là-dessus des volumes que des gens bien plus habiles que moi ont faits.

Ce que j'aime le mieux dans votre mémoire est ce que vous dites des esclaves. Heureux mille fois si le cri général de tous les honnêtes gens faisait abolir une loi qui sera sans doute punie sévèrement par le Père de tous les hommes<sup>7</sup>.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-3. BSP.122)

Oh vraiment, on ne prend pas comme cela des Chevaliers, et encore faut-il qu'ils aient fait de hauts faits d'armes pour leur dame. Ainsi point de cocarde quoique ce fut sans conséquence, car ma couleur n'est point le blanc.

Je vous remercie des curiosités<sup>8</sup> que vous m'avez envoyées. Je vous prie de ne pas m'en donner davantage, et j'accepte celles-ci à cette condition.

---

<sup>3</sup> *Histoire du chevalier Grandisson* de S. Richardson est publié en français en 1755.

<sup>4</sup> *Mémoire sur la désertion* : un des premiers écrits de Bernardin resté inédit jusque récemment.

<sup>5</sup> *Général* : terme habituel pour désigner le Gouverneur Général. Il s'agit du Chevalier Desroches qui effectivement n'apprécie pas beaucoup l'ingénieur Saint-Pierre.

<sup>6</sup> Ce mémoire pourrait être un avant-projet pour un chapitre de son récit sur l'Isle de France où il traite de l'esclavage.

<sup>7</sup> Sur l'agriculture et l'esclavage, on doit constater l'influence de Poivre sur son épouse.

Je vous souhaite le bonjour.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre, ingénieur. Au Port.

=====  
**(Le Havre 152-35. BSP.139)**

Je suis bien touchée. Je vous assure que je n'ai pas le temps de vous faire une longue réponse. Je crois que vous vous plaignez à tort que je vous éloigne de ma société. Je ne puis encore vous rendre vos journaux.

=====  
**(Le Havre 152-34. BSP.138)**

Ne vous sera-t-il pas égal que je ne vous rende les journaux que dans deux ou trois jours ?

Quand à vos défauts, je vous assure que vous n'en avez aucun qui vous fasse tort. Un peu plus d'hardiesse ferait juger plus avantageusement de votre esprit, un peu moins de susceptibilité vous ferait chérir davantage. Il vous faudrait un peu de cette confiance que doit vous donner l'esprit et les connaissances que vous avez.

=====  
**(Le Havre 152-18. BSP.130)**

Vraiment, Monsieur, vous prenez les choses bien sérieusement. La vie est trop courte pour s'inquiéter de même.

Une autre fois soyez plus exact aux ordres des dames, et n'écrivez plus lorsqu'elles vous le défendent. Votre prospectus de l'ordre de l'amitié est très bien, je ne sais pas s'il pourra s'arranger.

Quant à votre cocarde je vous la dois, mais attendez que j'aïlle au port car je ne sais de quoi la faire ici.

Je vous souhaite le bonjour, et vous souhaite aussi bonne santé, joie, gaieté et guérison de votre maladie d'écrire.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
**(Le Havre 152-44. BSP.145)**

Je voudrais pouvoir répondre, Monsieur, à la confiance que vous me témoignez, mais je suis peu instruite des différents moyens de fortune qu'il peut y avoir soit dans l'Inde soit à la Chine. Si vous voulez consulter M. Poivre, il est en état plus que tout autre de vous donner de sûrs renseignements. Je voudrais de tout mon cœur que la fortune vous fût aussi favorable qu'elle paraît vous l'être peu, car je suis persuadée que vous en feriez bon usage.

Je ne suis pas étonnée que vous ayez eu de l'ambition, c'est une passion de jeunesse qui passe bien vite et dont tout homme sage rit.

Je vous remercie de votre Coton, votre mémoire est très intéressant. Il y a un peu de négligence à n'en avoir qu'une copie.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
**(Le Havre 152-33. BSP.137)**

---

<sup>8</sup> Les curiosités sont des objets d'histoire naturelle dont on est friand à cette époque. Probablement cailloux, coquillages ou madrépores.

Quels conseils ai-je à vous donner ? Que celui qui a commencé son ouvrage l'achève et vous donne les grâces puissantes qui vous fassent surmonter tous les obstacles. La foi de raisonnement ne vous aurait pas suffi pour faire une démarche aussi pénible, mais Dieu vous a donné celle du cœur, je l'en bénis bien sincèrement. Je suis parfaitement bien persuadée du bonheur que vous approuverez, il est incompréhensible : jetez-vous dans les bras de Jésus crucifié, lui seul peut vous obtenir grâce, lui seul sera votre force et votre consolation.

Le livre que je vous avais promis est à l'habitation<sup>9</sup> et je n'ai pu l'avoir, mais je vous en envoie un qui remplira le même objet. On ne saurait trop vous recommander de vous laisser conduire comme un enfant par celui à qui vous donnerez votre confiance. Dieu lui donnera sans doute les lumières nécessaires pour vous conduire sûrement. C'est une grâce que vous devez lui demander avec instance.

=====  
(Le Havre 152-20. BSP.132)

Je ne puis répondre aux articles de votre lettre que de vive voix. Je crois que dans la situation où sont vos affaires, vous ne devez point songer à quitter votre état puisqu'il vous donne de quoi vivre honnêtement, M. le Baron de Breteuil le trouverait sûrement mauvais.

Je vous prie de ne pas m'écrire si souvent, vous aurez tout le temps quand je serai au port de me conter tout cela.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-7. BSP.123)

Je vous remercie Monsieur du livre que vous m'avez envoyé. J'en ai ici plusieurs à lire et j'ai fort peu de temps. Ainsi je vous rends le vôtre. Le livre que vous me demandez n'est pas à moi. Si c'est le livre de prières, il est fort à votre service.

Je ne puis vous donner aucun conseil, vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire. J'avoue que votre état ici est désagréable, mais la vie est pleine de désagréments, même pour ceux qui paraissent les plus heureux.

Je n'ai pas encore vu Monsieur Amat<sup>10</sup> mais il n'est pas prêt à partir et ne disposera pas sans mon consentement d'un argent que je lui ai donné.

J'ai l'honneur de vous saluer.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-36. BSP.140)

Le tableau de l'Isle de France est trop laid. Si ce pays était cultivé par des hommes libres ce serait un endroit fort heureux. Un climat qui ne donne pas de besoins, une campagne toujours verte, une terre

---

<sup>9</sup> Il semble que « l'habitation » désigne la maison de campagne de Monplaisir, la seule demeure appartenant à l'intendant Poivre, l'autre lieu d'habitation étant les bâtiments de l'Intendance au Port-Louis. (M. de Courcy utilise « son habitation » en levant toute ambiguïté : courrier du 8 oct. 71)

<sup>10</sup> Jean-Joseph Amat, tout à la fois subrécargue, armateur, agent de la marine pour le roi (voir notre étude *Les rapports de l'intendant Poivre avec l'agent de la Marine Jean-Joseph Amat.*) est un habile négociant à qui Poivre a plusieurs fois confié des bâtiments du roi pour des missions de ravitaillement de la colonie. Il ne peut qu'être très attentionné aux demandes de Mme Poivre. En lui confiant son argent, on assume avec lui les risques sur sa prochaine expédition commerciale, avec toute chance d'un gros gain si un conflit, une avarie ou la météorologie ne réduit pas l'investissement à zéro. En la circonstance on peut penser que Bernardin a souhaité faire fructifier ses premières économies par ce moyen. Pendant le séjour de Bernardin, nous constatons qu'Amat est présent à l'Isle de France à l'exception de deux voyages au cap de Bonne Espérance pour des opérations de commerce : l'une d'octobre 68 à mai 69, l'autre du 1<sup>er</sup> novembre 69 au 30 avril 70. Le premier voyage a lieu trop tôt pour que Bernardin ait eu des économies à faire fructifier, le second en revanche est probablement celui où Bernardin a investi. Ce n'est qu'une supposition, car il n'est pas impossible qu'Amat ait affrété d'autres vaisseaux à la même époque.

qui produit deux récoltes par an sans jamais se reposer, de très beaux bois, beaucoup de rivières, peu agréables il est vrai, mais qui fertilisent toujours.

Ce n'est pas après un long séjour au port qu'il faut peindre cette île : le port ne ressemble en rien au reste du pays<sup>11</sup>.

Gardez toutes ces idées sombres pour peindre l'esclavage. N'oubliez pas cependant la vérité, elle seule est assez puissante pour se faire entendre au cœur des honnêtes gens. Cette simple question que j'ai lue après avoir dit que le Roi de Danemark avait établi une commission pour donner la liberté à tous les serfs de son royaume<sup>12</sup> m'a fait plus d'impression que les discours les plus éloquents : comment l'esclavage qui est contre la loi naturelle pour les hommes blancs du nord peut-il être juste pour les hommes noirs du midi ?<sup>13</sup>

Au reste votre ouvrage est parfaitement bien écrit. Fasse le Ciel que l'on goûte les vérités dont il sera rempli ! Je lirai avec grand plaisir le reste de l'ouvrage.

=====  
(Le Havre 151b-1. BSP.120)

Je vous en supplie Monsieur, ne m'écrivez pas si souvent. J'ai beaucoup, beaucoup d'affaires, mes meilleurs domestiques malades, et j'ai à peine le temps d'écrire à mon mari.

Vous me tourmentez furieusement pour venir ici. Je n'ai qu'une simple réponse à faire, c'est que tous ceux qui me font le plaisir de venir ici ne l'ont point demandé. Je sais que ma maison est faite pour recevoir les honnêtes gens, mais pas plus les uns que les autres, excepté mes amis. Mais je vous l'avoue tout naturellement mon inclination ne me porte point à être la vôtre.

J'aime les gens qui ne se mettent point en peine de ce qui se passe dans mon cœur, qui ne veulent point que je sois leur amie par force, qui ne prennent point de simples égards ou des plaisanteries pour de l'amour, à qui je peux dire je vous aime sans qu'ils le croient, qui peuvent me le dire sans croire que cela flatte ma vanité, qui viennent dîner avec moi avec plaisir et s'en vont d'un air aussi joyeux.

Je vous remercie de votre livre, et au sujet de votre ouvrage, j'oubliais aussi de vous dire que j'aime les gens qui ne me parlent pas deux fois de la même chose quand j'y ai répondu ou quand je n'y veux pas répondre.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-26. BSP.133)

Je crois avoir eu l'honneur de vous dire que si vos lettres ne me convenaient pas je n'y ferais point de réponse. Quoique j'aie eu l'honneur de répondre à celles que vous m'avez écrites, je vous avoue tout naturellement que si vous m'écrivez si souvent je ne vous répondrai plus. Je ne le ferais même pas à présent si je ne croyais que vous penseriez que je suis fâchée. Si mon mari vient demeurer quelques jours à la campagne et que vous preniez ce temps-là pour prendre une chambre chez Monsieur le Curé, j'aurai l'honneur de vous engager à passer une partie de la journée à Monplaisir si vous vous y amusez mieux que chez Monsieur Fontaine<sup>14</sup>.

---

<sup>11</sup> Mme Poivre a la primeur d'une ébauche du *Voyage à l'Isle de France* qui précède le tour de l'île que Bernardin effectuera du 26 août au 13 septembre 1769 et dont le récit sera inclus dans son ouvrage. On pourrait penser que c'est suite au conseil de Mme Poivre que Bernardin entreprit cette excursion.

<sup>12</sup> Il n'y a pas de référence à l'abolition du servage au Danemark dans la version définitive de *Voyage à l'Isle de France*.

<sup>13</sup> Cette phrase mal tournée doit se comprendre : *après avoir dit que le Roi de Danemark ..., vous posez la question : comment l'esclavage ... . Cette question m'a fait plus d'impression que ...*

<sup>14</sup> M. Fontaine est le curé de la paroisse des Pamplemousses, et bon ami de Poivre.

Je vous souhaite le bonjour. Surtout plus de lettre jusqu'à que vous soyez à Bourbon<sup>15</sup>. Quand les Anglais viendront et que vous nous défendrez vaillamment, toutes les belles s'empresseront à vous donner des cocardes. A ce compte-là Messieurs les Guerriers n'en recevront point de moi car je sais très fort que je ne suis rien moins que belle.

Il me semble que ma lettre est assez longue aussi est-ce la dernière que je vous écris tant que vous serez à l'Isle de France.

Ce 25 septembre.<sup>16</sup>

A Monsieur, Monsieur de St Pierre, Ingénieur. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-37. BSP.141)

J'aurais je vous assure bien à faire de donner une permission par écrit à tous ceux qui me font l'honneur de venir chez moi. Vous mettez de l'importance jusque dans les plus petites choses.

Je ne ferais aucune réponse à votre lettre si je n'avais à vous dire que M. Amat m'a offert telle provision que je voudrais pour votre argent. Voyez ce que vous voulez avoir, et si vous n'en aviez pas besoin pour votre usage, vous le donnerez à quelqu'un pour vendre. C'est le meilleur parti à prendre car d'attendre que la cargaison soit vendue pour retirer vos fonds avec le profit, cela sera fort long.<sup>17</sup>

Je garde Thompson<sup>18</sup> que je n'ai pas fini.

Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-39. BSP.142)

Je vous prie de me laisser Thompson encore quelques jours. Je parlerai à Monsieur Amat de ce que vous désirez. Je garde la description de l'île<sup>19</sup> que je n'ai point du tout le temps de lire à présent. Je ne savais point qu'il y eut eu un assassinat, j'aurais désiré que vous m'eussiez appris le nom de celui qui a été tué mais je ne tarderai pas à le savoir.

=====  
(Le Havre 152-1. BSP.121)

---

<sup>15</sup> Dans une lettre datée du 24 mars 1770, le baron de Breteuil écrivait à Bernardin « Je suis bien aise qu'on vous ait envoyé à l'île Bourbon,... » Ce qui nous informe qu'il fut question de l'envoyer à Bourbon. Ce projet qui n'a pas eu lieu doit dater de l'été 1769, compte tenu du temps d'acheminement du courrier.

<sup>16</sup> C'est la seule lettre datée. On doit pouvoir compléter cette date : 25 septembre 1769.

<sup>17</sup> Dans une lettre supposée antérieure, nous avons cru comprendre que Bernardin allait investir ses économies dans une entreprise commerciale de M. Amat, sans doute celle au cap de Bonne-Espérance de novembre 1769 à avril 1770. Le vaisseau est de retour avec sa cargaison dont une partie revient à Bernardin. Le problème est que ce gain sous forme de marchandises ne trouve pas toujours preneur sur l'île, la cargaison doit parfois attendre d'être achetée par un armateur pour être revendue ailleurs. Bernardin devra choisir des marchandises parmi le chargement rapporté par Amat, en proportion de la somme d'argent qu'il lui a confiée.

<sup>18</sup> Il s'agit du chef-d'œuvre de James Thomson *Saisons* paru en 1730. Succès immense. La première traduction française en 1759 fut dédiée à « l'Ami des Hommes », le marquis de Mirabeau, un des pères de la physiocratie. Il n'est pas étonnant de trouver cette peinture poétique de la nature dans les bagages de Bernardin, et il n'est pas étonnant qu'il ait été particulièrement bien reçu à Monplaisir à cause de sa parenté avec un ouvrage homonyme qui n'est peut-être pas encore parvenu sur l'île. Jean-François de Saint-Lambert (1716-1803) a publié à la fin 1768, daté de 1769, *Les Saisons*, poème inspiré de Thomson. Ce texte est suivi d'un conte *Ziméo*. Ces deux écrits d'un ami des physiocrates n'est pas passé inaperçu, en particulier *Ziméo*, un des tous premiers textes engagés contre l'esclavage des Noirs. On jugera de son importance pour les physiocrates par l'espace consacré à l'analyse de cet ouvrage par Du Pont de Nemours dans les *Éphémérides du Citoyen* en 1769. Un compte-rendu qui s'étend sur trois tomes : tome 3 (26 pages), tome 4 (48 pages) et tome 5 (21 pages). La même année, Diderot écrivait une *Observation sur les Saisons Poème par M. de Saint-Lambert*.

<sup>19</sup> On se situe après le 13 septembre 1769, Bernardin a effectué son tour de l'île, et en a rédigé le récit. Mme Poivre en est sans doute la première lectrice.

J'ai eu à peine le temps de lire votre ouvrage avec attention, et je ne suis pas d'humeur à en faire une juste critique. Il me semble que des vallons remplis des débris de montagne ne sont plus des vallons. Il semble que vous imputiez à l'Isle de France la loi et les abus de l'esclavage. Vous savez cependant qu'il n'a pas été imaginé ici et qu'il est encore plus affreux en Amérique.<sup>20</sup>

J'ose vous prier de croire que si Mr Amat m'avait rendu ses comptes, je ne garderais point vos fonds, mais il n'a encore rien déchargé et a, je vous assure, trop d'embarras pour s'occuper de mes commissions. Il faut le temps à tout. Si vous le désirez, j'aurai l'honneur de vous rendre votre argent.

Je n'ai aucune envie d'avoir des oursins, mon histoire naturelle est au port. Je ne connais pas le livre dont vous me parlez et le lirai avec plaisir.

J'ai l'honneur d'être votre très humble servante<sup>21</sup> et vous remercie des souhaits que vous faites pour mon bonheur.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-9. BPS.124)

Je suis bien étonnée, Monsieur, que M. Amat n'ait pas encore donné ce que je lui avais demandé. Je lui écris une lettre aujourd'hui, très forte, et le charge de remettre à Royer, mon maître d'hôtel, un baril de beurre et du vin pour la somme. Voudrez-vous vous donner la peine de demander à Royer si on lui a remis cela.

Je n'ai pas encore lu le livre que vous m'avez prêté. Je vous souhaite le bonjour, j'irai au port dans quatre jours.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-30. BSP.135)

J'ai l'honneur de vous envoyer Tompson et la description de l'île. J'envoie aussi une lettre pour M. Amat, je suis fâchée d'avoir oublié de lui parler de ces [/ses ?] commissions.

Mille remerciements de votre petit noir, je suis décidée à ne point acheter d'esclave, et vous jugez vous-même qu'il n'est point convenable de l'accepter en présent. Quand l'occasion s'en trouvera je parlerai volontiers pour M. Mille.

Permettez que je ne me charge pas de votre commission pour Bengale, il est trop difficile de faire passer des étoffes en France

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-32. BSP.136)

Monsieur,

Je pars ce soir pour le Port. Je n'ai que le temps de vous assurer que je suis bien touchée de ne pas pouvoir passer quelques jours avec vous à la campagne.

=====  
(Le Havre 152-22. BSP.131)

Je suis très fort de votre avis sur la conversion, certainement elle passe le pouvoir des hommes et ne demande rien moins que le secours de Dieu.

---

<sup>20</sup> Il s'agit toujours de la description de l'île et de digressions sur l'esclavage, rédigées par Bernardin.

<sup>21</sup> Formule de politesse tout-à-fait habituelle, sans signification particulière.

Encore n'est-ce que peu de chose quand l'esprit est convaincu si le cœur n'est pas de la partie. Et Dieu seul peut donner cette foi du cœur, le meilleur moyen est donc de la demander à Dieu et d'ôter autant qu'on le peut les obstacles. C'est lorsque l'âme, dans l'oubli de tout, semble jouir de Dieu qu'on peut surtout lui demander d'être éclairé ; car quelle apparence qu'un Dieu qui nous a fait pour lui, voulut nous laisser dans l'erreur lorsque nous cherchons la vérité avec un cœur pur et droit.

Quant au conseil que vous me demandez : si je suivais des idées qu'on appellerait romanesques, je vous dirais que si j'eus été homme, peu accommodé des biens de la fortune, que j'eus eu envie de me marier, je me serais retiré dans le fond d'une province, j'eus acheté un petit morceau de terre avec une bonne maison de paysan, j'eus épousé une femme douce et honnête et j'eus passé ma vie plus heureusement que dans les inquiétudes et les ennuis de l'ambition. Prenez garde que je n'aurais pas épousé une fille d'un certain état, mais la fille d'un laboureur dont tout le mérite serait de m'aimer, d'avoir soin de ma maison, et d'élever ses enfants. Avouez, Monsieur, que cette vie-là aurait bien ses charmes. Je sais les objections qu'on peut faire à cela, celles des personnes qui mettent le bonheur dans le faste, me toucheraient peu parce que je connais le prix de cette espèce de bonheur.<sup>22</sup>

On dira aussi qu'il faut que chacun vive dans l'état où il est né, mais l'état de l'honneur est plutôt de nourrir son frère que de le détruire. Que d'officiers, que d'employés inutiles dont les appointements coûtent des larmes à de malheureux paysans ! Car enfin c'est les agriculteurs qui payent tout. Avouez, Monsieur, qu'à ne voir les choses que du côté de la politique, il serait plus avantageux pour l'État que la moitié de tous ces gens qui vivent dans le célibat et sans rien faire se mariassent et travaillassent pour gagner leur vie et celle de leurs familles<sup>23</sup>. La raison est encore toute pour mon avis. La religion ne peut être contraire à la raison, elle nous dit que celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. Je sais que l'exemple d'une personne de bien, élevée au-dessus des autres, fait beaucoup, mais je sais que cette même personne travaillant, se réduisant au simple nécessaire, élevant sa famille, soulageant ses pauvres frères d'un superflu qu'il n'aurait jamais pu trouver dans un autre état doit être un spectacle agréable à Dieu et utile au monde.

Ce ne sont pas de ces choses qui doivent se faire sans réflexion. On ne quitte point un état sans en avoir de fortes raisons et sans être en quelque sorte sûr qu'on ne la regrettera pas.

Vous ne vous plaindrez pas que ma lettre soit courte. Je vous prie de me laisser le discours du paysan<sup>24</sup> quelques jours.

Si vous voulez que je vous parle sincèrement, comme dans ce pays ci, je ne jouis presque jamais de la société de M. Poivre, je serais charmée de causer un peu avec lui s'il vient dimanche, et je ne serais pas fâchée qu'il vint seul.<sup>25</sup>

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====

---

<sup>22</sup> Il est difficile de ne pas faire un rapprochement entre le propos de Mme Poivre et celui que tient Bernardin à M. Hennin dans sa lettre du 18 avril 1770 : « n'y aurait-il pas dans votre voisinage quelque famille simple et honnête où un honnête homme pût trouver à s'établir. O liberté ! ô champs ! séjour de paix et de félicité ; la faveur des rois ne vaut pas le bonheur de vivre libre au milieu d'un voisinage d'hommes francs et vivant suivant les lois de la nature.[...] Ne valait-il pas mieux se jeter au fond d'une campagne, sur la terre, d'un bon et simple paysan dont j'aurais épousé la fille ? J'aurais trouvé des amis, des vertus, de la liberté, un peu d'aisance, »

<sup>23</sup> Importance de l'agriculture, méfaits du célibat : deux thèmes chers à Poivre.

<sup>24</sup> Il s'agit d'un manuscrit que Mme Poivre oubliera de rendre à Bernardin et qui, restitué des années plus tard, sera édité dans les œuvres posthumes de Bernardin sous le titre *Le vieux paysan polonais*. (Lire le dernier extrait de notre Document I) Ce très bref ouvrage est le discours adressé par un vieux paysan polonais à l'impératrice Catherine II à propos des conditions insupportables que leur impose le servage.

<sup>25</sup> Nous avons cherché en vain à situer cette lettre plus tôt, car s'il y a eu un réel « refroidissement » entre Poivre et Bernardin, Mme Poivre ne craindrait pas que celui-ci ne débarque avec son mari comme cela avait dû se passer quelquefois auparavant. Des enchaînements sur « vieux paysans », « sœurs à marier », « votre portrait » ne nous ont pas permis de déplacer cette lettre. Il nous semble donc que ce « refroidissement » ne devait pas être bien perceptible à quelques semaines du départ de Bernardin.



(Le Havre 152-28. BSP.134)

Croyez-vous qu'il soit aisé de pouvoir répondre tout de suite à votre lettre. J'ai deux parentes aimables et jolies et quoique des personnes qui les connaissent beaucoup m'assurent qu'elles sont douces et bonnes, je ne les connais pas assez pour savoir si elles pourraient faire votre bonheur. D'ailleurs quoique très bien élevées et avec des talents, elles ne sont pas demoiselles. Si ma sœur était plus âgée, elle vous conviendrait beaucoup mieux, elle est élevée dans la simplicité de la campagne mais c'est un enfant.

Si vous restez ici jusqu'au départ de mon mari<sup>26</sup> je pourrais arranger mieux toutes choses. Je m'informerai plus à fond du caractère et des biens de cette parente au cas que le manque de naissance ne vous fit pas de peine. Je ne puis que vous savoir beaucoup de gré de l'attachement que vous nous témoignez. Je vous crois le cœur bon et vertueux. Je ne saurais trop vous conseiller de ne pas quitter votre état, ce serait agir en enfant. Quand un protecteur a fait avoir une place il croit avoir tout fait. Je vous envoie l'histoire universelle. Je vous prie de me laisser encore le discours du paysan<sup>27</sup>. Je compte aller bientôt au port, j'irai sûrement avant le départ des vaisseaux<sup>28</sup>.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-42)

Vous serez je crois fort content de moi car je suis d'humeur à vous faire une belle réponse.

J'ai à vous dire que votre alliance m'eût fait beaucoup d'honneur mais j'en ai parlé à mon mari qui m'a fait voir la chose impossible.

Je rends certainement justice à toutes les qualités de votre cœur, mais nos caractères se ressemblent trop peu pour pouvoir être bien bons amis. Je désire votre bonheur parce que je vous estime mais je ne me flatte pas de pouvoir y contribuer. Je crois que vous voyez trop bien pour soupçonner que vous me supposiez quelque intérêt à retarder votre départ. Si j'eus eu quelque disposition à vous aimer, je ne vous aurais ni écrit ni vu.

Je ne pourrai vous donner les mémoires que ce soir, ou demain. Mon mari ne veut pas donner ses manuscrits, je vous prêterai l'impression qu'on a faite à son insu<sup>29</sup>, il y a quelques fautes mais le fonds y est toujours.

Quant à mes lettres elles seraient aussi tendres qu'elles le sont peu que je ne voudrais pas les ravoir, je n'aime le mystère en rien.

Je ferai volontiers votre portrait à condition que vous ne m'écrirez plus.

Je vous invite à plus de gaieté, ce n'est pas faire honneur à la philosophie que d'être si sérieux.

Salam beaucoup.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====  
(Le Havre 152-14. BSP.128)

---

<sup>26</sup> A part une brève inspection au Grand-Port peu après son arrivée, Poivre n'a nullement voyagé pendant son intendance, il doit s'agir d'aller du Port-Louis à Monplaisir ou l'inverse.

<sup>27</sup> *L'Indien* emportera Bernardin le 9 novembre 1770, sans qu'il ait récupéré son manuscrit.

<sup>28</sup> Il y a une époque pour le retour en Europe des vaisseaux, de septembre à février à cause du cycle des vents. Le « *départ des vaisseaux* » est un événement que tout un chacun attend car c'est le moment où enfin on va pouvoir expédier du courrier pour la France. Chaque année des vaisseaux de la Compagnie des Indes venant d'Inde et d'Asie font escale à l'Isle de France sur leur retour en France, c'est sur eux que l'on compte essentiellement, la plupart quittent l'Isle de France entre novembre et janvier. En 1770, *l'Indien*, vaisseau du roi sur lequel embarqua Saint-Pierre fut le premier vaisseau à quitter l'Isle de France début novembre. Cette lettre se situe probablement quelques semaines avant.

<sup>29</sup> Il s'agit de l'édition Yverdon, 1768 de *Voyage d'un philosophe* ... La remarque « faite à son insu » est intéressante, car je la supposais inventée par Du Pont de Nemours dans sa biographie de Poivre. Cela ne prouve pas pour autant le fait.

J'ai l'honneur de vous envoyer onze louis. Vous m'en avez mis neuf, certainement ils rapporteront au moins ces deux louis de plus. S'ils rapportent davantage, je vous l'enverrai ou j'en augmenterai le profit des pauvres. Vous voyez que je ne compte point ce que vous m'avez donné pour eux. Je vous envoie votre portrait, il n'est ni si fin ni si flatté que le mien.

Je vous prie de ne me pas faire de réponse, j'ai des raisons pour cela. Je prends part à vos chagrins sans les connaître. Vous me désobligerez beaucoup si vous ne prenez pas les onze louis, vous jugez que je ne dois pas faire de gain sur votre argent.

Je vous envoie vos mémoires et vos livres dont je vous remercie.

=====  
(Le Havre 152-16. BSP.129)

Vous êtes bien heureux, Monsieur, que j'aie du monde actuellement car je vous écrirais une grande lettre pour répondre à la vôtre, très longue et qui m'a cependant fort amusée.

Je vous remercie des coquilles<sup>30</sup> dont vous voulez bien me faire présent. Permettez-moi de ne pas accepter les deux chrysopaes<sup>31</sup>, elles ne pourraient m'être d'aucune utilité. Pour les coquilles, elles orneront mon cabinet si jamais le goût d'en avoir un me prend.

Je vous prie en grâce de ne point me chanter, je n'ai guère l'encolure d'une héroïne. TSVP

[Au verso]

Je vous félicite de tout mon cœur de la bonne idée que vous avez de faire un présent à Jésus Christ car les pauvres et lui, c'est la même chose.

Permettez-moi de vous conseiller de remettre tout bonnement la somme à M. Contenot<sup>32</sup>, c'est à lui à qui je la remettrais si j'en étais dépositaire.

Je vous souhaite le bonjour. Je remercie ceux qui s'attristent de mon absence. Je serais enchanté que vous soyez encore ici pour assister à la fête à Monplaisir ce jeudi.<sup>33</sup>

A Monsieur, Monsieur de St Pierre, ingénieur. Au Port.

=====  
(Le Havre 144-8. BSP.119)

A la gravité de sa démarche, à son sourire sérieux, je reconnais Candor<sup>34</sup>. Il a dans sa main droite un tableau où sont peintes au naturel toutes les nations du nord. Quelle vérité dans l'expression, quelle délicatesse dans le pinceau, quelle force dans le coloris. Au milieu de ce tableau est un Peuple dans la misère et dans l'esclavage. Un d'entre eux fait entendre d'une voix suppliante celle de l'humanité. C'est ici que l'âme de Candor a pris plaisir à se peindre. Tout y respire la justice et la bienfaisance. Candor traite tout sérieusement jusqu'à l'amour. Il ne sait pas que ce dieu est un enfant et que ses armes ne sont que des jouets.

---

<sup>30</sup> Les collections de coquillages (on disait *coquilles*) sont alors très à la mode.

<sup>31</sup> Genre d'opale.

<sup>32</sup> M. Contenot est le préfet apostolique de l'Isle de France.

<sup>33</sup> Le jeudi 4 octobre 1770, un mois avant le départ de Bernardin, à l'occasion de la fête de Mme Poivre, Desroches réunit plus de 700 personnes chez lui (Base docu=>12 nov.70 - Desroches au ministre) et (Base docu=> 24 fév.74 - Desroches : Mémoire justificatif). On doit donc comprendre, que le même jour, après la réception chez le gouverneur, une deuxième réception eut lieu à Monplaisir.

<sup>34</sup> La pièce de théâtre *les Moissonneurs*, une comédie en trois actes de Charles-Simon Favart a été créée à la Comédie italienne à Paris le 27 janvier 1768. Elle a connu un grand succès et fut imprimé la même année. Elle est commentée dans les *Éphémérides du citoyen*, tome second de 1768 « ... Candor, gentilhomme retiré dans sa terre, s'occupe des soins de la culture, et multiplie ses richesses en augmentant celle de l'Etat ; il vit au milieu de ses paysans comme un père tendre au sein de sa famille, goûte à chaque instant le plaisir pur de faire des heureux, et est environné sans cesse des témoignages de reconnaissance et d'amour. .... ». Bernardin est à Lorient le 4 janvier 1768, il s'embarquera le 18 février pour l'Isle de France. Il n'a donc ni vu cette pièce ni pu emporter son édition. C'est par des nouvelles plus tardives, sans doute les journaux que l'écho de cette pièce est arrivé à l'Isle de France, probablement au printemps 1769. Poivre devait sans aucun doute se faire adresser les *Éphémérides*, organe des physiocrates.

La vertu doit être gaie et contente, celle de Candor est triste et malheureuse. Il répand des pleurs en essuyant ceux des autres.

Candor est esclave d'une puissance qu'il méprise. L'ambition triomphe d'avoir un philosophe à son char<sup>35</sup>.

Ô Candor! La joie n'habite pas les camps, et le bonheur les champs de Mars. Ton cœur sensible doit trop souffrir des horreurs de la guerre, et ton esprit droit et pénétrant ne fut pas fait pour inventer les moyens de détruire tes semblables. Une vie simple et laborieuse, un ami sincère, une compagne douce et modeste, et l'aimable société des muses, voilà ce que te souhaite une amie, qui connaît ce qui rend heureux.

=====  
(Le Havre 152-11. BSP.125)

Je n'accepterai point ce que vous m'envoyez. Puisque vous retournez en France, vous aurez là occasion de faire du bien si vous le pouvez, mais jusque là vous aurez peut-être beaucoup de besoins de votre argent. Je suis très charmée de votre générosité, Dieu vous en tiendra compte.

Je vous souhaite le bonjour. Je crois encore que vous prenez les choses trop sérieusement. Je ne crois pas trop aux maux de l'an<sup>36</sup>.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====

\* \* \*

---

<sup>35</sup> Le sens de cette phrase n'est pas évident. Le texte exact du manuscrit est le suivant : « *Candor est esclave d'une puissance qu'il méprise. l'ambition triomphe! d'avoir un Philosophe a son Char* »

<sup>36</sup> Idem, abscond. On pourrait lire éventuellement « de l'air » à la place de « de l'an ».